

Lauren Wolk

Longtemps, j'ai rêvé
de mon île



Le livre

Je m'appelle Corneille.

Quand je n'étais qu'un bébé, quelqu'un m'a déposée dans un vieux rafiote et m'a poussée en haute mer.

Je me suis échouée sur une toute petite île, comme une graine apportée par la marée. C'est Osh qui m'a trouvée et qui m'a recueillie dans son cabanon.

Pendant longtemps, j'ai été pleinement heureuse de vivre avec lui, d'apprendre à pêcher et aussi à lire avec Miss Maggie, notre voisine.

Et puis une nuit, l'année de mes douze ans, j'ai vu brûler un feu au loin, sur l'île de Penikese où personne n'allait jamais. J'ai décidé que le temps était venu pour moi de savoir qui j'étais, pourquoi j'avais été envoyée sur les flots. Et aussi pourquoi tant d'habitants de l'île m'évitaient comme s'ils avaient peur...

L'autrice

[Lauren Wolk](#) est romancière, poète, artiste visuelle et directrice associée au Centre culturel de Cape Cod. Après *La combe aux Loups*, *Longtemps, j'ai rêvé de mon île* est son deuxième roman pour la jeunesse : sélectionné à maintes reprises dans divers prix, il a obtenu le Scott O'Dell Award de la fiction historique en 2018.

Lauren Wolk

Longtemps, j'ai rêvé
de mon île

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie-Anne de Bérú



l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*À mon père, qui m'a emmenée
en mer pour la première fois*

Elizabeth Islands,
au large de la côte de Woods Hole,
Massachusetts.
1925

Je m'appelle Corneille.

Quand je n'étais encore qu'un bébé, quelqu'un m'a déposée dans un vieux rafiote et m'a poussée en haute mer.

Je me suis échouée sur une île minuscule, comme une graine apportée par la marée.

C'est Osh qui m'a trouvée et m'a recueillie. C'est lui qui m'a aidée à m'enraciner et à pousser avec vigueur, dans la pluie et dans le soleil. Auprès de lui, je me suis épanouie.

L'île où nous nous sommes rencontrés était toute petite, mais solidement ancrée au fond de la mer par de grands rochers noirs qui abritaient notre maison – un cabanon construit de bric et de broc avec du bois récupéré sur des épaves. Blottie dans une petite crique de terre et de vase, elle était flanquée d'un côté par un jardinet et, de l'autre, par le canot qui nous emmenait là où nous ne pouvions aller à pied.

Nous n'avons besoin de rien d'autre, du moins pas au début.

À marée basse, nous pouvions facilement nous rendre sur l'île voisine de Cuttyhunk, en traversant à pied des hauts-fonds envahis de longues algues brunes et de petits poissons.

À marée haute, la mer s'approchait si près du cabanon qu'on se serait presque crus sur un bateau.

Pendant longtemps, c'était quand la marée nous isolait tous les deux, nous laissant seuls décider de notre vie, que je me sentais le plus heureuse.

Et puis, une nuit, l'année de mes douze ans, j'ai vu un feu brûler à Penikese, l'île où personne n'allait jamais, et j'ai moi-même décidé qu'il était temps de savoir d'où je venais et pourquoi j'avais été envoyée sur les flots.

J'ignorais alors ce que je risquais de perdre. Je l'ai compris au moment même où cela a failli arriver.



Chapitre 1

Je ne connaîtrai jamais la date exacte de ma naissance. Le matin où Osh m'a trouvée, nouveau-né âgé de quelques heures seulement, il n'avait pas de calendrier et ne se souciait guère de savoir quel jour on était. Nous avons donc toujours fêté mon anniversaire à la date qui nous semblait la bonne durant le solstice d'été.

Il en est allé de même pour tous les événements importants de ma vie, des moments qui n'avaient rien à voir avec le calendrier.

Tel le jour où Mia est apparue sur le pas de notre porte, maigre comme un clou, et a décidé que le cabanon lui appartenait aussi. Tout comme je l'avais fait avant elle.

Ou la première fois que Osh m'a donné le gouvernail du canot et qu'il est resté assis à la proue, adossé au mât, laissant le soleil réchauffer son visage et les embruns l'envelopper d'arcs-en-ciel. Ou le jour encore où, à marée

basse, un dauphin à flancs blancs s'est échoué sur notre grève. Osh était parti je ne savais où, et moi, je revenais de Cuttyhunk quand j'ai trouvé ce dauphin qui se débattait et s'arc-boutait en poussant des cris de bébé effrayé. À mains nues, j'ai creusé le sable mouillé qui le retenait prisonnier, puis je l'ai agrippé par sa nageoire caudale et je l'ai traîné, centimètre par centimètre, jusqu'à ce qu'il y ait assez d'eau pour que soudain nous glissions tous les deux dans la mer.

Le dauphin s'est éloigné en me fixant du regard, comme pour se souvenir de ma personne à ce moment. Comme pour me dire que je devais me rappeler cette scène, quoi qu'il arrive

Rien de tout cela n'avait à voir avec un calendrier.



Je sais pourtant une chose : cela faisait huit ans que je vivais sur cette île minuscule quand j'ai commencé à me poser de nouvelles questions sur mon nom, après m'être réveillée d'un rêve empli d'étoiles, du souffle des baleines et du chant de la mer. J'ai ouvert les yeux et suis restée allongée à regarder Osh qui, debout devant le poêle, faisait cuire du porridge dans une casserole noircie.

Je me suis assise et me suis frotté les yeux, puis je lui ai demandé :

– Pourquoi est-ce que je m'appelle Corneille ?

Osh remuait le porridge, et la cuillère faisait le bruit d'un bateau tiré sur le sable.

– Je te l'ai déjà raconté. Le jour où tu t'es échouée ici, tu avais pleuré si longtemps que tu avais la voix cassée. Tu croassais, qu'est-ce que tu croassais ! C'est pour cela que je t'ai appelée Corneille.

Jusqu'à présent, cette réponse m'avait suffi, mais elle n'expliquait pas tout. Or je commençais à vouloir tout savoir.

Osh parlait parfois dans une langue que je ne comprenais pas, d'une voix musicale, surtout quand il priait et aussi quand il peignait – des tableaux des îles et de la mer. La première fois que je lui avais posé la question, il m'avait dit que c'est l'une des rares choses qu'il avait gardées de sa vie d'avant l'île. Avant moi.

Même s'il la parlait rarement, cet autre langage colorait son anglais, et Osh avait l'air différent. Miss Maggie appelait cela son accent, mais je pensais que c'étaient les autres, peut-être, qui avaient un accent.

– Tu m'as toujours appelée Corneille ?

– Non, pas au début, mais c'est comme ça qu'on dit ici, alors, c'est devenu Corneille.

Je me suis levée et me suis étirée. Dans la pâle lumière du matin, mes bras ne ressemblaient pas vraiment à des ailes. Mais en grim pant sur un tabouret devant notre glace, juste assez grande pour y apercevoir mon visage, je pouvais voir la similitude dans la courbe de mon nez. La tache de naissance sur ma joue, en forme de petite

plume. Mes cheveux, plus foncés que ceux des autres, et mes yeux noirs. Ma peau, mate comme celle de Osh après six mois au soleil.

J'ai regardé mes jambes maigres, mes pieds osseux.

Il y avait plein de raisons de s'appeler Corneille, et pas seulement la façon dont j'avais pleuré un jour.

Osh, quant à lui, avait trois noms. Il était Daniel pour Miss Maggie, le Peintre pour les gens qui venaient en été, et Osh pour moi. C'est ainsi que je l'appelais, depuis que j'avais prononcé mes premiers mots.

Son vrai nom était compliqué et trop difficile à prononcer pour un petit enfant : tout ce que j'avais été capable de dire, c'était « Osh », et je n'en avais pas changé.

– J'aimerais bien connaître mon vrai nom.

Osh a gardé le silence pendant un long moment, puis il a demandé :

– Qu'est-ce que tu veux dire par « vrai » ?

– Mon vrai nom. Celui que mes parents m'ont donné.
Nouveau silence.

– Tu étais un nouveau-né quand tu es arrivée ici. Je ne sais pas si tu as eu un autre nom. (Il a rempli un bol de porridge.) Et si c'est le cas, je pense que nous ne saurons jamais comment tu t'appelais.

– Tu veux dire comment je m'appelle.

Je suis allée chercher deux cuillères.

Quand Osh haussait les épaules, ses cheveux longs ondulaient comme les vagues, la nuit.

– Comment tu t'appelais, comment tu t'appelles,

comment tu t'appelleras. Ça n'a pas beaucoup d'importance puisque tu es ici maintenant. Et que tu as un nom.

Il a rempli un second bol. Le toc de la cuillère contre le bord du bol et le plotch du porridge tombant au fond m'ont fait me demander qui avait donné leur nom à ces choses. Et à tout ce qui existait dans le monde. Y compris à moi.

Je sentais ma curiosité s'accroître, comme si elle était la moelle de mes os et qu'elle grandissait en même temps que moi. Plus que de la simple curiosité, j'avais un besoin irrésistible de découvrir ce que je ne savais pas.

Je voulais savoir pourquoi on trouve des perles dans certaines huîtres de Cuttyhunk et pas dans d'autres. Je voulais savoir comment la lune, si lointaine, peut attirer ou repousser la mer, alors qu'elle ne pouvait pas agiter le lait dans la tasse de thé de Miss Maggie. Mais ce que j'avais vraiment besoin de savoir, parmi tout le reste, c'était pourquoi autant d'habitants de Cuttyhunk m'évitaient, comme s'ils avaient peur, alors que j'étais plus petite qu'eux.

Je me demandais si c'était lié à l'endroit d'où je venais, mais cela n'avait aucun sens. Cet endroit avait-il quelque chose à voir avec ce que j'étais, ou qui j'étais? Un peu, d'accord, mais pas complètement.

Il me fallait des réponses à ces trois questions: d'où venais-je? Qu'étais-je? Qui étais-je?

Osh, lui, n'en avait pas besoin. Quand je l'interrogeais sur les perles ou les marées, il répondait de son mieux, mais si je tentais de regarder plus loin que notre vie sur

ces îles, il devenait comme la lune elle-même et me retenait, comme si j'étais faite d'eau de mer et non de sang.

– J'ai entrepris un long, un très long chemin pour arriver ici, m'a-t-il dit un jour où je l'interrogeais sur sa vie d'avant. Un voyage suffisamment long pour fuir un endroit où les gens, mes propres frères, se sont jetés, tête baissée, dans un conflit si terrible que personne ne voyait rien dans ce chaos. Et pourquoi se battaient-ils? Que se disputaient-ils? (Il a secoué la tête.) Rien qui valait la peine de se battre. J'ai refusé d'être comme eux. Je suis donc ici et je vais rester ici.



En attendant que Osh apporte le porridge sur la table, j'ai cherché un autre nom qui me conviendrait, mais je n'ai rien trouvé de mieux que Corneille, celui que j'avais déjà.

Cela me plaisait de porter le nom d'un oiseau qui est plus intelligent que les autres. Plus intelligent même que certaines personnes. Et si différent des mouettes et des balbuzards pêcheurs, qui tournoyaient et fondaient sur les îles, que je me sentais proche de ces grands oiseaux noirs qui arrivaient de la terre ferme comme des cerfs-volants à la dérive, plongeant et se redressant dans le vent, avant de se poser bruyamment sur le grand charme qui s'élevait devant la maison de Miss Maggie. Ils semblaient étrangers

aux îles; j'avais parfois le même sentiment. Mais nous étions pourtant des insulaires, en dépit de ce que pensaient les autres habitants.

De temps à autre, Osh me donnait d'autres noms d'animaux. Petit ours. Renardeau. Mule quand j'étais têtue. Roitelet quand j'étais sage.

Parfois il m'appelait « la naufrageuse » parce que je parcourais la plage, la nuit, pour découvrir ce que la marée y avait déposé. Mais jamais je n'ai allumé de feu pour attirer les navires et les faire s'échouer au large de Cuttyhunk. Je cherchais des trésors perdus, je n'étais pas une voleuse qui fuit le clair de lune.

La plupart du temps, nous ne nous servions pas de nos noms. Si nous étions séparés, il y avait trop de distance entre nous pour nous appeler. Et si nous étions côte à côte, nous nous parlions comme les gens le font quand ils sont seuls ensemble. Nos noms n'avaient pas beaucoup d'importance.



Chapitre 2

Osh avait construit notre cabanon avec ce qu'il avait pu arracher aux épaves les plus proches du rivage, qui lentement s'enfonçaient au fond de la mer, se brisaient lors des tempêtes et disparaissaient peu à peu.

Le reste du cabanon était composé de morceaux de bois flotté apportés par les marées, comme moi, parfois ramassés dans notre petite crique ou à Cuttyhunk, où ils n'intéressaient personne.

Il avait bâti la charpente avec de longues poutres de marine et utilisé des planches de pont pour le toit et les murs. La bouche d'aération d'un vapeur naufragé lui avait fourni notre cheminée, et d'un hublot il avait fait une fenêtre. Notre porte était un morceau de quille, notre foyer, un panneau d'écouille, et notre table, un nid-de-pie posé à l'envers.

Osh avait aussi récupéré de nombreux objets qui ne servaient à rien mais que nous aimions. Les plus beaux

étaient deux figures de proue, deux femmes majestueuses à la longue chevelure, placées de part et d'autre de la cheminée d'où elles nous regardaient sans ciller. Et une paire d'os de baleine, blanchis par le soleil, qui formait un arc au-dessus de la porte. À son sommet, nous avions accroché une cloche de navire tout oxydée.

J'avais trouvé ma part de babioles en fouillant les débris laissés sur le rivage. De petits morceaux de verre dépolis par les flots, cachés entre les bourses de sirènes* et les berniques. Une pince à billets ornée d'un éléphant gravé, et couverte de vert-de-gris. Une pendule murale qui ne donnerait plus jamais l'heure, mais dotée d'un petit compartiment où je gardais tous ces colifichets. Voilà encore une chose que j'avais en commun avec les corneilles : l'habitude de chérir les trésors les plus modestes.

Quand je voulus savoir ce qu'il avait fait du canot dans lequel j'étais arrivée, Osh me raconta qu'il l'avait démoli et brûlé pour que j'aie chaud pendant mon premier hiver. Avant de comprendre ce que cela signifiait, je me suis longtemps demandé pourquoi, de tout le bois qu'il récupérait, il avait brûlé le canot plutôt que de l'utiliser pour bâtir notre maison.

Avec l'argent qu'il gagnait en pêchant des homards, en découpant des pains de glace dans l'étang de Wash Pond l'hiver et en vendant ses tableaux aux touristes l'été, Osh acheta des clous, un marteau et d'autres objets dont il avait

* Poches à œufs des roussettes, accrochées aux algues lors de la ponte.

besoin. Il alla chercher de l'argile à Cuttyhunk, du côté qui fait face à la terre ferme, et la rapporta dans son canot jusqu'à notre crique. Il la mélangea à de la cendre et à du sel, et en fit un enduit pour colmater les fissures des murs et protéger le cabanon de la pluie et des courants d'air. Il fit tout son possible pour le rendre solide et confortable.

Lorsque je fus assez grande, je me mis à l'aider. Mais pendant que nous bricolions la maison que nous avions bâtie, je ne pouvais m'empêcher de me demander qui m'avait construite, *moi*. Qui m'avait contemplée, fragile et fraîche comme une fleur, et avait décidé de me confier à la marée. Et pourquoi.

Je portais ces questions comme un fardeau qui s'alourdissait au fil des années, même si je m'étais faite à cette idée et que je n'étais pas malheureuse de la vie que je menais.

Je voulais juste savoir, comprendre et déposer ce fardeau.



Je connaissais certains événements par cœur.

Osh m'avait souvent raconté – si souvent que c'était devenu une sorte d'histoire avant d'aller dormir – comment il m'avait découverte dans un vieux canot échoué sur la plage pendant une nuit. S'il ne m'avait pas trouvée, la mer qui remontait m'aurait reprise et entraînée ailleurs. Mais comme il voulait manger du poisson pour son petit

déjeuner, il était sorti ce matin-là avec sa canne à pêche pour attraper un bar rayé.

Le rafiote, tout délabré, avait pourtant survécu à la traversée en dépit des courants violents qui faisaient chavirer des bateaux beaucoup plus gros.

Je n'ai aucune idée de ce à quoi Osh s'attendait en s'approchant de ce petit canot, mais certainement pas à y découvrir un nouveau-né, attaché au banc par des lanières de linge sale, à quelques centimètres au-dessus de l'eau infiltrée dans la coque.

Osh me racontait que j'avais soudain cessé de croasser et que j'étais restée silencieuse comme une souris qui voit s'approcher l'ombre d'un rapace, mon regard fixé sur lui, son regard fixé sur moi, en ce matin de notre rencontre.

Il vivait seul, dans des conditions très rudes, même pour un adulte, mais il m'avait immédiatement ramenée chez lui, avant de décider de mon sort. Et j'étais restée.

Il m'a souvent raconté combien ces premiers jours avaient été difficiles, comment il avait échangé des homards contre du lait à l'épicerie de Cuttyhunk, comment il en avait rempli un petit flacon et fabriqué une tétine avec l'espèce de trompe par laquelle les palourdes avalent et rejettent l'eau de mer. J'ai donc tété du lait salé, comme si j'étais nourrie par l'océan lui-même. Il m'emmaillottait dans des lambeaux de vieilles voiles assouplies par le vent, me baignait dans un creux de rocher où l'eau de pluie s'accumulait et me couchait la nuit tout contre lui. Nous dormions à l'unisson.

Le temps que Miss Maggie et les autres habitants de l'île apprennent mon existence, il avait décidé que je lui appartenais, et cela jusqu'à ce que quelqu'un prouve le contraire.

Ce que Miss Maggie essaya de faire pendant un moment. Non pas, disait-elle, pour m'enlever à Osh, mais pour s'assurer que personne ne me recherchait. Peut-être n'était-ce pas ma mère qui m'avait poussée au large sur les flots. Peut-être que ma mère, la poitrine gonflée de lait, errait sur la grève, de l'autre côté de la baie de Buzzards.

Miss Maggie harcela le postier jusqu'à ce qu'il adresse un télégramme à tous les ports situés entre Narragansett et Chilmark, pour demander si quelqu'un recherchait un nouveau-né comme moi. Elle écrivit aussi des lettres qu'elle envoya dans des endroits trop petits pour être équipés d'un télégraphe.

Certains ne répondirent pas, tels Onset, Mattapoissett, ou Penikese, pourtant l'île la plus proche. Aucun de ceux qui répondirent n'avait entendu parler de la disparition d'un bébé. Mais cela n'avait guère d'importance.

Le temps que ces réponses parviennent à Miss Maggie, Osh et moi, nous nous appartenions. L'un à l'autre.



C'est un mystère que le rafiote soit venu s'échouer sur notre île minuscule et non sur Cuttyhunk, où arrivaient

la plupart des trésors et débris charriés par la mer. Mais j'en étais heureuse.

Je pense qu'aucun autre habitant ne m'aurait recueillie si j'avais échoué chez eux. Il est bien plus probable qu'on m'aurait envoyée sur la terre ferme, là où j'aurais été privée de la mer et du ciel, ce qui aurait été épouvantable. Osh et moi vivions au cœur d'un monde sauvage, et j'étais bien plus heureuse comme cela.

Il y avait cependant à Cuttyhunk quelques personnes que j'aimais bien et qui semblaient avoir pour moi une certaine affection, à leur manière. Mais jamais ils ne me tendaient la main. Jamais ils ne s'approchaient de moi. Ils semblaient se contenter de me fréquenter de loin. Il en avait toujours été ainsi, je les avais toujours vus agir de la sorte. Je ne me suis guère posé de questions avant de devenir plus grande et de commencer à tirer les fils qui dépassaient de mon histoire.

Lorsque je me suis mise à le faire, tout a commencé à se détricoter, une couture a lâché, laissant passer de la lumière, ce qui me permettait de mieux entrevoir mon histoire. Mais parfois j'avais envie de fermer les yeux.



Miss Maggie était la seule habitante de Cuttyhunk qui ne semblait pas avoir peur de moi. Bébé, j'étais souvent malade, et cela m'arriva encore très fréquemment en

grandissant. Elle était la seule à traverser le chenal pour nous apporter du pain, de la soupe et ses décoctions de cynorrhodon et de feuilles d'ortie. Elle était la seule personne qui m'ait touchée, sans compter Osh ou ceux avant lui (et eux, je ne les oubliais pas).

Elle avait beau travailler dur, la peau de ses mains était aussi douce que l'intérieur d'une coquille d'huître. Quand je lui demandais pourquoi, elle faisait la grimace et me répondait que c'était à cause de la lanoline qui imprégnait la toison de ses moutons. Elle les tondait elle-même et filait leur laine, ou la récupérait sur les moutons sauvages, morts dans les champs. «Mais cela ne veut pas dire que mes mains ne sont pas fortes», ajoutait-elle, comme si j'en doutais.

Quand elle posait ses mains douces sur mon front fiévreux, je pensais au mois d'avril et à la lavande de mer. Mais elle ne souriait presque jamais et les mots qui sortaient de sa bouche évoquaient le tonnerre au loin. Que je fasse quelque chose ou que je ne fasse rien, elle grondait toujours un peu.

– Tu vas manger cette soupe jusqu'à la dernière cuillère, grommelait-elle. Tu m'entends?

Et je lui obéissais. Personne à Cuttyhunk ne mijotait de soupe plus savoureuse que la sienne, une soupe préparée avec les légumes du plus beau potager de l'archipel. Elle commençait ses semis sous abri dès que le soleil était plus vigoureux que la neige, et les repiquait après le dégel dans un grand potager enrichi de fumier et de vase

de mer : des pommes de terre, du céleri, des haricots, des choux, du raifort, des petits pois, de l'orge, des melons, des oignons, des concombres, des tomates et des navets.

Si elle me parlait d'une voix brusque, elle était beaucoup plus douce avec ses vaches. Elle les nourrissait avec la même avoine que les autres vaches de Cuttyhunk, mais obtenait le lait et le beurre les plus riches de l'île. Et comme elle prenait grand soin de ses poules et leur donnait de l'orge et des œillets d'Inde en abondance, elles poussaient comme de bons petits soldats. Miss Maggie voyait éclore plus de poussins chez elle que dans n'importe quel autre poulailler des îles Elizabeth. Avec la farine et l'huile qu'elle récupérait en échange de ses œufs, elle pétrissait et cuisait un pain qui me rendait plus heureuse que si on m'avait donné un gâteau, ce qui n'arrivait pratiquement jamais. J'étais presque contente de tomber malade, parce que cela signifiait qu'elle allait m'apporter de la soupe et du pain.

« C'est vrai que sa soupe est excellente, disait toujours Osh, avant et après ses visites. Mais la soupe, ce n'est pas tout. » Le reste, c'était son courage.

— Vous n'avez pas peur de tomber malade, vous aussi ? lui demandai-je, allongée dans mon lit, la tête douloureuse.

— J'ai déjà été malade, et cela m'arrivera encore, avec ou sans ton aide.

Voilà ce que j'appréciais chez Miss Maggie. Elle rendait la vie toute simple.

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

La combe aux loups

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier

© 2017 by Lauren Wolk

Titre de l'édition originale : « *Beyond the Bright Sea* »
(Dutton Children's Books, Penguin Young Readers Group, New York)

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : octobre 2018

ISBN 978-2-211-30200-5